

mort dont la griffe s'était posée sur lui ; la volonté de ne plus souffrir le fait lutter contre l'engourdissement qui l'immobilise ; la lumière lui fait mal, comme s'il sortait depuis longtemps de l'obscurité ; il contraint ses paupières à demeurer soulevées et sa prunelle à regarder.

Sans lâcher son sabre, auquel ses doigts demeurent instinctivement rivés, il s'arc-boute sur son poignet, il se redresse un peu et voit, à deux pas de lui, le corps de l'indigène et alors il se rappelle, il comprend.

Sous lui, c'est encore un cadavre auquel ses reins s'appuient, et le souvenir du guet-apens, de l'assassinat lui revenant tout entier, très précis, une colère le prend.

— Tonnerre !... gronde-t-il d'une voix faible, mais qui siffle, rageuse, entre ses dents que la douleur contracte, le lâche !...

Ce n'est point à ceux qui l'ont assailli, qui l'ont frappé qu'il en a, mais bien à celui qui les a poussés contre lui, contre ce Fabian de malheur ; car il ne peut avoir aucun doute, aucune hésitation, les soupçons nés en lui du premier jour où il s'est trouvé en présence de cet homme étaient exacts, mais il a eu l'imprudence de les lui laisser voir et il a agi en conséquence...

Mourir !... oui, il va mourir ! c'est clair ! il le sent... sa tête est lourde... ses yeux troubles... et les frissons qui le saisissent ne peuvent lui laisser aucun doute. Mais quoi ! les soldats, c'est fait pour mourir et il ne regrette rien... Si, une chose cependant, c'est qu'au lieu de ce moribond dont il a tranché la gorge d'un coup de sabre, ce ne soit pas le cadavre de ce traître qui soit là, près de lui, en travers du sentier.

Ce lui serait une consolation et non pas tant parce qu'il le considère comme son véritable assassin que parce qu'il redoute ses agissements pour la colonne expéditionnaire, parce qu'il ne voudrait pas qu'il fit d'autres victimes que lui !

Dressé sur ses deux poings crispés, il regarde autour de lui et soudain, sa poitrine oppressée, sa gorge enflammée, ses lèvres desséchées lui arrachent ces mots douloureux :

— J'ai soif...

Il eut un petit rire strident qui trahissait à la fois sa souffrance et sa rage.

— Oui... oui... soif... tu te crois au café de la Paix... donc !... non, mon vieux, faut claquer là...

Il empoigna sa veste, en fit sauter les boutons dans un geste de fureur et balbutia :

— Mourir de soif !... oh ! ce qui me reste à vivre pour un verre d'eau...

Les minutes passent... longues... douloureuses ; la chaleur augmente ; au front du blessé de grosses gouttes de sueur perlent qui finissent par couler le long de ses joues pâlies, en minces ruisselets et il souffre... il souffre...

Et tout à coup...

— Ah ! zut !... pourquoi traîner ?... autant tout de suite...

De ses doigts tremblants, il cherche son revolver : une balle dans la tête, c'est bien simple... et comme ça, c'est fini...

Mais un juron lui échappe : disparu son revolver ! Le croyant mort, son meurtrier l'a dépouillé. Si encore il pouvait atteindre le fusil du tirailleur, tombé là-bas, à quelques mètres, il pourrait.

Alors, se raidissant, réunissant tout ce qui lui reste de force, il se traîne avec une incroyable énergie, il se traîne sur les mains, sur les genoux, s'accrochant aux racines, aux touffes d'herbe ; il peine, il souffre, il souffre surtout intolérablement de sa blessure ; il lui semble que son dos n'est qu'une plaie et qu'une main invisible y promène un fer rouge.

Enfin son bras atteint l'arme, il pousse une exclamation joyeuse ; ses doigts se crispent au canon et lentement, péniblement, attirent à lui l'instrument de sa délivrance...

Mais soudain il s'arrête, immobilisé, la tête dressée, le cou tendu, l'œil dilaté, la face illuminée par un air de surprenante joie ; ne vient-il pas de lui sembler entendre venant de là-bas, de tout là-bas, comme un bruit sourd, un bruit familier à son oreille depuis quelques mois, celui que font sur les mauvais sentiers les pièces d'artillerie et les caissons, en cahotant ?

Il écoute encore, il met toute sa force de volonté à augmenter l'acuité de son ouïe, il veut entendre, et il entend : oui, c'est bien un convoi qui passe, et voilà qu'un coup de fouet sonore éclate tout à coup, crevant le silence avec autant d'intensité que pourrait le faire la détonation d'une arme à feu...

Il semble galvanisé comme par enchantement, et aussitôt s'envole loin de lui la tentation lâche et criminelle à laquelle il a failli succomber ; des camarades sont là, des amis, des sauveurs ! Peut-être, grâce aux soins, pourra-t-il vivre ; en tout cas, s'il doit mourir, il pourra dénoncer le traître qui l'a tué, qui en tuerait d'autres... Ah ! surtout, avant tout, il pourra boire.

Le fusil du tirailleur à la main, comme un bâton, de Bérioux se relève, il avance, se soutenant de l'autre main, aux arbres, aux lianes ; il avance dans la direction d'où lui semble venir le bruit, e

précisément à travers les troncs d'arbres, moins serrés à mesure qu'il chemine, une éclaircie se devine ; il va trouver la lisière du bois, il pourra d'un coup d'œil embrasser la campagne, crier, appeler, se faire voir de ceux qui passent...

Il ne sent plus de souffrance, ou plutôt il ne veut plus la sentir, car alors il n'aurait plus la force, il serait vaincu par elle, et il avance, il avance... Enfin, le voici sur la lisière : devant lui c'est la brousse et, au delà, sur le flanc d'un coteau, suivant un sentier qui serpente, un convoi d'artillerie suit une troupe dont les armes reluisent au soleil : c'est le détachement qu'il avait mission d'éclairer avec le tirailleur qui l'accompagnait, le détachement qui va occuper Tsarasaotra.

Il est sauvé ! il crie, il appelle !... On ne l'entend pas. Vainement il s'égosille, il enfle sa voix, il use ce qui lui reste de forces à hurler ; ses cris, ses hurlements sont trop faibles et ne portent pas...

Malheur !... il va donc mourir là... comme un chien, alors que le salut passe à portée !

Violamment, il applique contre le sol un coup de crosse du fusil qu'il tenait à la main et, soudain, un éclair illumine son visage, une idée vient de lui traverser l'esprit.

Si sa voix est trop faible et ne s'entend pas, une détonation s'entendra, elle, et avec le flegme...

Vivement, il fait jouer le levier de l'arme : Tonnerre de sort ! la culasse est vide... pas de cartouche !

Alors, de rage, il jette le fusil à terre et, adossé à un tronc d'arbre il regarde défiler, s'éloigner, puis disparaître derrière un repli de terrain, ses camarades, ses sauveteurs ; et quand le dernier a disparu il se laisse tomber à terre, harassé, vaincu par la douleur et par la fièvre, le visage sillonné de deux ruisseaux de larmes qui, lentement ont coulé de ses paupières.

Dans l'herbe, maintenant, il demeure immobile, évanoui de nouveau.

Quant il revint à lui, la nuit était tombée et, au-dessus de sa tête, la voûte azurée du ciel scintillait d'étoiles, dont l'extraordinaire éclat répandait une lueur douce, laissant dans une pénombre les silhouettes indistinctes du paysage.

Une grande fraîcheur régnait, d'autant plus grande pour lui qu'il passait, sans transition, de la chaleur de l'après-midi, durant laquelle il avait perdu connaissance, à ces heures nocturnes pendant lesquelles, seules, la nature tropicale respire : dans l'air il y avait des battements d'ailes ; sous les taillis, dans l'enchevêtrement des lianes, s'entendaient des bourdonnements d'insectes, des chants d'oiseaux et, à travers la brousse, des passages d'animaux : même au loin, dominant le silence, des cris de fauves éclataient par instant, animant la nuit.

De Bérioux frissonna et ses dents claquèrent : il avait froid, maintenant, et un grelottement nerveux secouait ses membres ; sur le premier moment, il ne se rappela rien, mais, ayant voulu faire un mouvement, il ressentit, entre les deux épaules, une telle souffrance qu'aussitôt le souvenir des événements lui revint.

Blessé grièvement, sans espoir d'être secouru, il était destiné à crever là, dans la brousse, comme un chien ou comme tous ces malheureux qu'un hasard avait éloignés de la colonne et qui avaient été frappés lâchement.

Mourir ! bast ! en endossant l'uniforme, il avait fait le sacrifice de sa peau et il ne demandait qu'une chose, c'était que l'agonie ne durât pas longtemps, car, brave devant la mort, il craignait d'être lâche devant la douleur.

Maintenant, cependant, un grand apaisement s'était fait en lui et quand ses doigts, tâtonnant machinalement autour de lui, sentirent le fusil du tirailleur qu'il avait jeté à terre, dans un accès de fureur, plus aucun regret ne lui vint de ne pouvoir mettre lui-même un terme à ses souffrances.

Il se raidirait contre la douleur ; si elle devenait trop forte, il crierait, cela le soulagerait peut-être, et, s'il était vaincu par elle, si sa chair était plus faible que sa volonté... eh bien ! il pleurerait, voilà tout.

Il faisait nuit, l'endroit était désert ; personne ne le verrait.

Et, comme pour le mettre sans tarder à l'épreuve, voilà que, dans le dos, par suite d'un mouvement un peu brusque qu'il venait de faire, sa peau, à laquelle le sang s'était coagulé, s'arracha ; la souffrance aiguë qu'il ressentit lui arracha un juron.

Néanmoins, dans la position où il se trouvait, étendu ainsi qu'il l'était, cela était très douloureux ; alors, lentement, imperceptiblement, il se retourna, et quand il fut étendu à plat ventre, au milieu de l'herbe trempée d'humidité et dans laquelle il enfouissait son front brûlant de fièvre, il lui sembla éprouver un grand soulagement.

(A suivre.)